

Santiago ESPINOSA
L'IMPENSÉ
Inactualité de Parménide
Les belles lettres, collection encre marine, Paris, 2019

J'aimais dire, à propos de la clinique, « *ce qui est, est* ». Et je le disais avec une arrogance naïve, me pensant l'auteur de cette tautologie risquée. Je voulais ainsi éviter le classique « les faits sont têtus » de Lénine, élargissant l'entêtement à l'être. Je ne savais pas, ou je l'avais oublié, que la formule avait vingt-cinq siècles, et qu'elle résumait la philosophie poétique de Parménide ! Le livre de Santiago Espinosa me le rappelle à propos. Il me rappelle aussi que j'ai oublié en route le plus important, c'est que « *ce qui n'est pas, n'est pas* »...

Et, en plus, il nous invite à remettre en question la doxa héritée, sans doute à tort, de Nietzsche qui veut que « *tout soit interprétation* ».

Il faudrait arriver à séparer la pensée du langage. Dans la pensée, il ne peut y avoir que de l'être. Aucune séparation entre ce qui est et ce qui est pensé. Mais le langage permet de faire comme si ce qui n'existait pas existait, donnant ainsi un statut égal à l'être et au non-être. De cette extraordinaire possibilité découle la plupart de nos erreurs de jugement et de logique d'après l'auteur. A partir du moment où le non-être devient l'ombre séparée et égale de l'être, il est facile d'inverser les choses, et de considérer ce qui n'est pas comme étant, et l'être comme une illusion trompeuse.

Si penser c'est l'évidence qui s'impose à nos sens, comprendre, ce n'est pas penser ; c'est s'éloigner de l'évidence de ce qui apparaît pour la remplacer par une explication. C'est donner un sens à quelque chose qui se contente d'être là, sans justification, sans nécessité de sens.

Ce qui n'est pas n'est pas, revenons-y. Car cela met en cause tant l'importance que nous accordons au passé (qui n'est plus, et dont nous n'avons qu'une souvenance partielle, faussée, interprétée déjà) et au futur (qui ne sera peut-être jamais, et qui risque fort de toute façon de ne pas être conforme à nos désirs). Or, Parménide, explicité par Santiago Espinosa, insiste pour nous recentrer sur ce qui est. Cela n'exclut certes pas d'avoir des projets, et des souvenirs, mais cela remet le langage à sa place, celle de tenter, sans jamais y parvenir, de saisir l'expérience, seul réel accessible directement.

Je comprends mieux, à travers cette lecture, cette méfiance instinctive que j'ai toujours ressentie vis-à-vis du platonisme ; le mythe de la caverne ne m'enchantait guère. Notre statut d'humains serait ainsi de tourner le dos au monde, de n'en voir qu'un pâle reflet, enfermés dans une sombre grotte, enchaînés même me semble-t-il me souvenir. Ce que mon instinct me disait sans mots, c'est qu'il y avait là un mépris pour la vie, une idéalisation, au sens propre et sale en même temps, qui regarde de haut la chair et sa fragilité. Le même mépris des corps que le christianisme a tant développé. On comprend pourquoi il a volontiers accepté la philosophie platonicienne.

Cette idée d'un monde plus vrai que celui de l'expérience, c'est le fondement de tous les discours explicatifs, de presque tous les magasins philosophiques, de toutes les idéologies qui trouvent le monde mal fait. Et à refaire avec notre superbe raison qui, avec l'aide de la technique, sait si bien en construire un autre, tellement plus confortable, pragmatique et efficace qu'il pourrait bien s'autodétruire !

Merci Parménide de nous inviter à aimer la légèreté passagère de la vie, don insensé et gratuit. Et merci à Espinosa de nous le rappeler.